

## ***Parcourir les interstices***

Hortense Soichet

Au sein d'une société qui doit être pensée en termes de mobilité généralisée, des artistes s'attachent à faire du déplacement ce qui « conditionne la configuration de l'œuvre<sup>1</sup> ». Si la course à la vitesse invite à accélérer le rythme, certains artistes, au contraire, prône le ralentissement et font usage de la marche comme medium privilégié afin d'appréhender le contemporain des espaces investis. Avec l'urbanisation grandissante des territoires, ces derniers sont en constantes mutations ; leur organisation ne cesse de se complexifier, rendant leur lecture de plus en plus caduque.

Laurent Malone met en place depuis plusieurs années un travail d'exploration et de documentation des mutations urbaines. Déambulant à pied, il privilégie les espaces interstitiels, situés dans les entre-deux des villes. Utilisant régulièrement la méthode du transect<sup>2</sup> empruntée à la géographie, il s'attache à relever des informations à travers les espaces pratiqués en suivant une ligne droite. Il interroge l'état de ces territoires en mutation en les parcourant à pied, en observant et en enregistrant ces modifications par le biais d'un appareil photographique ou d'une caméra. Rendant compte de ses explorations sur son site internet ou encore au sein de livres d'artistes, il questionne les modes de présentation des documents ainsi produits.

Cette analyse prendra appuie sur trois travaux de Laurent Malone, à savoir *JFK* (1997), *Walking Napoli/Azimuth Brutal* (2005) et *Ground Zero* (2003-2007) permettant d'interroger la méthode du transect comme contrainte de déplacement, mais aussi comme mode de restitution de ces déambulations, afin de déterminer les enjeux de telles pratiques.

---

<sup>1</sup> Thierry Davila, *Marcher, créer, Déplacements, flâneries, dérives, dans l'art de la fin du XXème siècle*, Paris, Editions du Regard, 2002, p.10.

<sup>2</sup> Définition issue de *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*, Roger Brunet, R. Ferras, H. Thery, Reclus/La Documentation Française, Paris, 1992. Citée in [www.laurentmalone.com](http://www.laurentmalone.com).

Avec l'accroissement rapide des espaces urbains, ont vu le jour des zones intermédiaires, appelées « espaces autres<sup>3</sup>», « non-lieux <sup>4</sup> », « TAZ <sup>5</sup> » ou encore « territoires actuels<sup>6</sup> » – sans pour autant que ces termes désignent des espaces similaires – faisant l'objet de recherches et d'expériences présentées notamment dans le champ artistique. Si le terme d'interstice est employé ici, c'est parce qu'il définit un entre-deux, dans la logique d'un territoire à penser en univers d'archipels spatiaux autour desquels ces interstices se développent. Nombreux sont ceux qui mettent en places des tactiques d'observations afin d'analyser le présent de ces espaces. Si le Laboratoire *Stalker* ou encore le collectif *Ici-même* expérimentent le transect, l'image n'est pas pour eux une des constituantes du processus artistique. A *contrario*, la démarche de Laurent Malone réside dans le fait d'interroger le statut de l'image au sein de ces processus en marche ; cette image, fixe ou en mouvement, lui permettant de mettre à l'épreuve le transect comme mode d'analyse de l'espace urbain.

Dans le cadre de la déambulation effectuée avec Dennis Adams à New York, entre Manhattan *Downtown* et l'aéroport Kennedy, les deux artistes ont relié ces deux points en parcourant l'itinéraire le plus direct possible, ce qui les a amenés à traverser différents quartiers, la voie express et un cimetière, en onze heures trente de marche. Equipés d'un appareil photographique muni d'une focale de 35 mm qu'ils devaient se partager, ils pouvaient effectuer un nombre illimité d'images, fonctionnant par paire, c'est-à-dire que pour toute image prise, l'autre marcheur devait à son tour réaliser une photographie, mais à 180° de la précédente, sans cadrer et sans modifier les réglages (ouverture, vitesse et netteté). Le recueil ainsi réalisé, intitulé *JFK*<sup>7</sup> contient 243 paires d'images, représentant l'environnement de la déambulation. Le lecteur est confronté à un ouvrage dans lequel sont disposées les images les unes contre les autres, nécessitant de tourner le livre à chaque fois. Cette configuration à la particularité de replacer le lecteur au sein du contexte de la déambulation, entre ces deux représentations diamétralement opposée des paysages traversés. Le livre rend compte de la marche au sein d'un espace dense, celui du centre de la ville jusqu'à sa périphérie, où les immeubles se distancient petit à petit, où les espaces verts se font plus présents. Le corps du marcheur, comme celui du lecteur, est enfermé entre ces deux images, ces deux côtés de l'espace traversé. Loin de la représentation conventionnelle de New York, qui, durant des décennies a

---

<sup>3</sup> Michel Foucault, « Des espaces autres », *Dits et écrits* (1954-1988), tome IV (1980-1988), Paris, Gallimard, 1994.

<sup>4</sup> Marc Augé, *Non-lieu, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

<sup>5</sup> Hakim Bey, *TAZ, Zone Autonome Temporaire*, Paris, L'éclat, 1997.

<sup>6</sup> Stalker, *A travers les territoires actuels*, Paris, Jean-Michel Place, 2000.

<sup>7</sup> Dennis Adams et Laurent Malone, *JFK*, Marseille, Editions IntegraleLaurentMalone, 2002.

été le terrain de prédilection de photographes produisant une image stéréotypée de la ville, Laurent Malone et Dennis Adams s'attachent à représenter la ville en négatif. Bafouant l'organisation cartographique des espaces, imposant de rester sur l'itinéraire tracé, les deux artistes dessinent un parcours alternatif, traversant les espaces interstitiels. Le travail ainsi réalisé offre un travelling lent dans l'espace urbain et donne ainsi une vision originale de New York à la veille des attentats du 11 septembre 2001.

Cette représentation horizontale du paysage new-yorkais n'est pas sans rappeler les projets et recherches élaborés par Stefano Boeri, notamment dans le cadre du travail intitulé « Coupes transversales dans le paysage italien<sup>8</sup> » réalisé avec Gabriele Basilico. Selon cet auteur, les cartes topographiques et les photographies prises par satellites ne permettent plus de rendre compte de l'état actuel des territoires habités, car la représentation aérienne composée de formes géométriques ne peut correspondre à celle de l'espace urbain contemporain constitué de « grands amoncellements informes<sup>9</sup> ». Le problème étant que la représentation plane exclue la référence au déplacement, à la mobilité constituante de l'espace contemporain comme paramètre qui déterminerait selon Boeri « le degré d'urbanité d'un territoire<sup>10</sup> ». C'est donc par le biais de cette approche photographique ou vidéographique, retraçant le déplacement d'un corps dans l'espace urbain, qu'on serait conduit à lire plus distinctement ce territoire complexe. La référence à la carte est ainsi complétée ou encore occultée par la construction d'une représentation zénithale du paysage, dans la lignée de ceux qui mettent en place une cartographie mouvante des territoires, échappant à une représentation statique. Aussi, la retranscription photographique du transect, effectuée par l'artiste, crée une mémoire du parcours en occultant la référence cartographique. Car si la carte peut être appréhendée comme la mémoire dans un espace-temps défini, elle empêche pourtant de concevoir le territoire en devenir. Les photographies produites dans le cadre de *JFK* invitent ainsi à faire la relation entre la ligne droite tracée sur la carte imaginée (par le spectateur) et la représentation zénithale de la trajectoire parcourue photographiée ; l'enjeu étant de concevoir une documentation de ces espaces en accord avec leur spécificité.

*JFK* existe aussi sous la forme d'un diaporama visible sur le site internet de Laurent Malone et sur lequel les diptyques sont agencés côte à côte, les images étant positionnées

---

<sup>8</sup> Gabriele Basilico and Stefano Boeri, *Italy, Cross Sections of a Country*, Zurich, Berlin, New York, Scalo, 1998.

<sup>9</sup> Stefano Boeri, « Pour un "atlas éclectique" du territoire italien, photographies de Gabriele Basilico », *Faces*, n°46, été 1999.

<sup>10</sup> Idem.

comme dans l'ouvrage, mais tronquées. Ici aussi, le lecteur se place au centre du procédé, dans l'entre-deux des diptyques, offrant une nouvelle déambulation dans l'espace virtuel du site Internet que Laurent Malone veut d'ailleurs utiliser comme plateforme d'étude des mutations urbaines. Ce site est présenté ainsi :

« L'enjeu (de ce site) est de créer à une échelle européenne un véritable outil d'analyse territoriale. Pour cela, le système de navigation du site est conçu comme une modélisation de l'approche méthodologique suivie pour JFK, les transects et le projet de l'avenue Roger Salengro. Ces projets combinent une démarche contextuelle d'intervention dans l'espace urbain avec un principe de collaboration interdisciplinaire sur un objet d'étude commun. Ces deux dimensions sont transposées sous la forme de deux modes complémentaires de navigation : un mode contextuel et un mode analogique. Un mode de lecture chronologique propose une lecture du corpus photographique de Laurent Malone suivant le thème de la série, l'ordre de prise de vue des images et le parcours suivi par le photographe. (...) Le mode de lecture analogique propose de croiser ce corpus d'images avec le fond documentaire issu du réseau de collaboration constitué par Ruedi Baur, Dennis Adams, Stalker et Christine Breton. Il s'agit là de superposer diverses approches sur une problématique ou un territoire commun ou d'établir des liens avec des recherches menées sur d'autres territoires<sup>11</sup>. »

Il semblerait que ce site internet se constitue en « lieu de mémoire »<sup>12</sup> des territoires en devenir, non pas à proprement parler mémoire, mais archive constituante de cette dernière. Car le problème demeure de déterminer si un tel site de stockage et d'archives portant sur ces territoires va constituer à long terme la mémoire de ces espace-temps interstitiels. Ces images ont-elles vocation à produire de la mémoire ou bien doivent-elles être appréhendées uniquement comme enregistrement et stockage d'informations visuelles<sup>13</sup> ? Il semblerait que le transect, utilisé en tant que mode opératoire du processus artistique en marche et mode de restitution des images, permette d'appréhender ces travaux comme témoignage de ces expériences spatiales et ceci afin de garder en mémoire le présent de ces territoires, caractérisés par une existence éphémère. La méthode du transect serait alors une entrée tant virtuelle que conceptuelle afin de tenter de créer cette matière mémorielle. En effet, sur le site internet, différentes entrées s'offrent au visiteur. Parmi ces dernières, l'entrée « chronologique » se présente comme un calendrier où, pour une année, les mois sont matérialisés par des entrées linéaires et contiennent des images renvoyant à des actions datées. Dans la logique du

---

<sup>11</sup> [www.laurentmalone.com](http://www.laurentmalone.com)

<sup>12</sup> Pierre Nora, *Lieux de mémoire*, Paris, Galilée, 1995.

<sup>13</sup> Marc Dumont, "Internet, entre archivage et mémoire.", <http://espacestemp.net/document1725.html>

*EspacesTemps.net*, Actuel, 22.11.2005

transect, les images sont présentées sur une ligne droite, dans la perspective d'une matérialisation au sein du site de la méthodologie du transect et imposant de fait un classement rigoureux, à la fois chronologique et spatial.

Ainsi, la méthode du transect invite à une lecture de l'espace et du temps dans lequel il est opéré. On peut notamment citer *Walking Napoli*, réalisée par Laurent Malone en 2005 en Italie<sup>14</sup>, transect permettant de mettre à l'épreuve l'ancrage spatio-temporel d'une telle pratique. Partant des hauteurs de Naples, le photographe entreprend un transect visuel, l'amenant à descendre la ville pour rejoindre le centre en focalisant sa vision sur un point d'arrivée. Pour cette marche, il se réfère à l'*azimut brutal*, méthode qu'il emprunte aux légionnaires, consistant à fixer un point et à tout faire pour y arriver. Par le biais d'une caméra, il enregistre tout au long du parcours des plans fixes de 5 secondes. Ces images, laissant entrevoir le point d'arrivée ou bien encore les différents obstacles auxquels le marcheur se confronte, sont autant d'arrêts dans le flux de la marche. Ces images montrent à la fois cette évolution dans l'espace, celui de la trajectoire dessinée visuellement en amont de la marche conduisant petit à petit à entrer dans la densité urbaine, mais aussi elles mesurent le temps de la déambulation. Si avec les modes de transports motorisés, on mesure les déplacements en terme non plus de distance mais de durée, Laurent Malone replace ici la distance visuelle au cœur du déplacement, l'image devenant ainsi le prolongement de l'œil, sollicité pour évaluer le trajet restant à effectuer. Et si le début de la déambulation laissait entrevoir le point d'arrivée, avec l'entrée dans la ville, l'environnement se resserre et le but du déplacement se noie dans la masse visuelle de l'espace urbain.

Ce regard mobile dont se pare le marcheur lui sert de guide et d'outil d'orientation au sein des processus mis en œuvre. Lors d'un transect, le regard vient buter contre ces obstacles, dont le corps prend connaissance afin de déterminer les possibilités qui s'offrent alors à lui. Dans la vidéo *Walking Napoli/Azimut Brutal*, la caméra, prolongement de l'œil, fait face à ces murs qui empêchent l'individu de voir le point d'arrivée ; si la ligne droite doit être suivie, il faut trouver un moyen de poursuivre la route. dans *JFK*, Laurent Malone et Dennis Adams n'hésitent pas à s'engloutir sur la voie express, à traverser un cimetière ou une zone en déshérence afin de rester au plus près de l'axe choisi. Les marcheurs se confrontent alors à l'hostilité des territoires interstitiels, ces parcelles de paysages vernaculaires. Le marcheur urbain doit faire face à la difficulté de se positionner au sein d'un environnement dont la constitution ne tient pas compte la présence de l'individu dénué de véhicule. On ne sera donc pas étonné que certains

---

<sup>14</sup> Laurent Malone, *Walking Napoli/Azimut Brutal*, 2005. [www.laurentmalone.com](http://www.laurentmalone.com)

espaces ne soient pas cartographiés, mais représentés sous la forme de “zones blanches“, chères à Philippe Vasset<sup>15</sup>, espaces dépourvus de significations politiques. Ces zones considérées comme vides deviennent peu à peu des ponctuations au sein de la constitution des espaces contemporains dans lesquels le corps rencontre de plus en plus de difficulté à y trouver sa place.

Certains documents visuels et/ou sonores réalisés durant ces transects offrent une matière précieuse quant à la création d'une mémoire de ces espaces interstitiels. Car les visions proposées des villes de New York, de Naples, ou (comme nous le verrons après) de Marseille, invitent à rendre compte de ces espaces en mutation, non dédiés à une pratique de la marche et de l'exploration. Il ne s'agit donc pas de ces paysages politiques définis par John Jackson comme « espaces et structures conçus pour imposer ou préserver une unité et un ordre sur la Terre<sup>16</sup> », mais bien de paysages vernaculaires. Rappelons que pour l'auteur, le terme de paysage ne s'entend pas en tant que représentation, mais réalité en trois dimensions, composé d'espaces faits par l'homme sur la terre. On reconnaît un paysage politique aux routes, frontières, monuments ou encore places publiques qui le ponctuent. *A contrario*, le paysage vernaculaire est dénué de marques d'organisations politiques et se laisse gagner par une composition hétéroclite des fonctions et de l'organisation des espaces. Aussi, la richesse de ces zones interstitielles, mais aussi la difficulté de compréhension et la méconnaissance qu'on en témoigne, invite certains artistes à s'y intéresser particulièrement. Le laboratoire Stalker, inspiré du film éponyme, a fait de ces espaces interstitiels son terrain d'investigation. Parcourant la périphérie – si tant est qu'on puisse encore distinguer ville et périphérie –, de Rome à Paris, en passant par Bordeaux ou Istanbul, ces « marcheurs planétaires<sup>17</sup> » pratiquent des déambulations de plusieurs heures, voire plusieurs jours, effectuant des kilomètres en quête d'architecture sans architecte, d'habitat vernaculaire.

A une échelle bien plus réduite, Laurent Malone a fait de la parcelle située rue Roger Salengro à Marseille dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement son terrain d'étude durant plusieurs années ; encore une fois, c'est par la méthode du transect qu'il appréhende ces espaces. Mais ici, il suit les lignes présentes sur le sol, ces fissures marquant la dalle de ciment, sur laquelle pousse anarchiquement une multitude de plantes sauvages qu'il s'attache à répertorier.

---

<sup>15</sup> Philippe Vasset, *Un livre blanc*, Paris, Fayard, 2007. Dans cet ouvrage, l'auteur y décrit les nombreuses zones restées blanches sur le cadastre d'Ile-de-France. Se rendant sur le terrain, il rend compte de l'existence de ces territoires interstitiels.

<sup>16</sup> John Brinckerhoff Jackson, *A la découverte des paysages vernaculaires*, 1984, tr. fr., Arles, Actes Sud/ENSP, 2003.

<sup>17</sup> Thierry Davila, *Marcher, créer, Déplacements, flâneries, dérives, dans l'art de la fin du XXème siècle*, op. cit.

Rendant hommage à la vision aérienne cartographique, la vidéo intitulée *Ground Zero* présente une déambulation sur ce sol, filmée en plongée et laissant apparaître les pieds du marcheur, comme s'il agissait de reconsidérer l'échelle, de placer le spectateur dans cette confrontation à une micro-actualité, celle d'une parcelle d'un territoire de l'entre-deux, entre démolition et reconstruction. Alors que les images n'informent pas au départ quant à la localisation du marcheur, le son permet de replacer l'expérience dans l'espace urbain, à proximité d'une route, d'un lieu de passage, marqué par des traces de vies, de nourritures, parsemées sur le bitume. La compréhension du lieu par le biais de cette contrainte visuelle invite à une autre lecture possible d'un tel espace ; le plan en plongée contredisant ici le manque d'information inhérent à la vision aérienne. Le sol devient alors le terrain d'analyse d'un état de fait, le moyen de prendre la température d'une situation dans l'espace négatif de la ville. L'artiste a également produit des photographies de ce terrains présentées dans un ouvrage en trois volumes intitulé « Marseille, habiter, une collection de temps », véritable archivage de la mémoire fugace d'un lieu voué à la mutation.

Les trois travaux présentés ici déterminent différentes appréhensions possibles de la méthode du transect. Si pour *JFK*, il s'agit d'inventer un itinéraire alternatif entre deux sites emblématiques de New York, pour *Walking Napoli*, Laurent Malone focalise son attention sur l'organisation spatiale et architecturale d'un territoire comme contrainte pour parvenir au point d'arriver. Enfin, dans le travail élaboré rue Salengro à Marseille, il appréhende la parcelle bétonnée en tant que microcosme, utilisant les fissures présentes au sol comme la matérialisation de tracés cartographiques. Le travail de Malone révèle, par le biais de ces tactiques exploratoires du paysage, l'existence de zones apolitiques invitant à analyser l'espace urbain. Focalisant son attention autant sur l'emprise de la nature, l'émergence de paysages vernaculaires parmi les ruines de l'ère industrielle, mais aussi les populations qui occupent ces espaces et les font évoluer, le photographe tente de rendre compte de ces situations en utilisant son corps comme médium sensible à l'environnement traversé. L'image intervient alors comme moyen de constituer une archive de ces territoires en devenir dont il rend compte sur son site internet, véritable outil cartographique<sup>18</sup>. L'image y apparaît comme documentation des déambulations, mais aussi comme finalité d'un travail artistique inspiré du « style documentaire<sup>19</sup> ».

---

<sup>18</sup> [www.laurentmalone.com](http://www.laurentmalone.com)

<sup>19</sup> Olivier Lugon, *Le Style documentaire*, Paris, Macula, 2001.

Enfin, on serait tenté d'appréhender le travail élaboré par le photographe comme une définition des « arts de faire<sup>20</sup> » dans les interstices déterminant ainsi l'habitabilité de ces lieux. Reconsidérant les territoires en trajectoires, Laurent Malone se situe au cœur de problématiques relatives à l'ère de la mobilité généralisée, imposant de redéfinir les manières de « faire avec<sup>21</sup> », mais aussi les modes de représentations de l'espace et du temps qui s'offrent alors aux artistes contemporains. En se plaçant dans les interstices nés de la mise en réseau de la société, il se positionne en observateur privilégié des territoires en mutation. D'autant qu'il met en œuvre une tactique déambulatoire alternative à la course à la vitesse non seulement en marchant, mais aussi en s'imposant des contraintes de ralentissement dues à la réalisation du travail visuel. Ces images permettent à la fois de rendre compte du processus déambulatoire, d'observer sur un trajet les évolutions du paysage, mais aussi de conserver une trace mnémonique d'un micro-territoire, située le plus souvent hors du paysage politique de la ville monument, qui intègre, quant à elle, bien plus visiblement, les traces architecturales témoignant de son Histoire.

**Hortense Soichet,**  
**doctorante, membre de l'EA 4010, AIAC**  
**« Arts des Images et Art Contemporain »,**  
**Université Paris 8, France.**

---

<sup>20</sup> Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.

<sup>21</sup> Idem, p.50.